

LES
MESSAGERS
DE
M
GAÏA

TOME 5 : LA DERNIÈRE CRISTALOMANCIENNE

FREDRICK D'ANTERNY

ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



Cryptorum

« De nombreux chemins conduisent à la vérité intérieure. Certaines âmes choisissent les écoles des hommes, d'autres, les écoles de la vie. Ces deux voies mènent à l'Être supérieur qui sait tout et peut révéler à l'initié que son monde n'est jamais que la continuité de celui dans lequel il vivait autrefois ; que les gens qui l'accompagnent sont les mêmes que ceux d'hier, partis comme eux, à la recherche des motivations secrètes qui les font avancer. »

Extrait des commentaires de Camulos de Grans,
maître des Mystères du temple-école d'Éliandros.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE ÉPOQUE



Shanandra et Torance, princesse et prince nés dans des pays différents, sont venus au monde pour transmettre aux peuples les *Préceptes de vie* issus de la sagesse de Gaïa, la déesse mère. Guidés par le Mage errant d'Évernia, ils subissent sept initiations destinées à réveiller leurs pouvoirs. Après bien des embûches et des persécutions, ils parviennent à Goromé pour affronter le clergé des anciens *lamanes*, les orgueilleux *cristalomanciens* et le Roi Sarcolem.

Sachant que les deux messagers sont porteurs du précieux *Secret d'Éternité*, le roi les fait mettre à mort. Mais si l'on peut vaincre les corps, les âmes demeurent, plus fortes et plus déterminées que jamais.

Enseignés par les disciples des deux messagers, les *Préceptes de vie* se répandent dans les royaumes et constituent bientôt une puissance qui fragilise le nouvel Empire de Gorée. Devenu immortel, Sarcolem combat cette menace en remplaçant ses *lamanes* et ses *cristalomanciens* par un nouveau clergé composé d'un *Premius* et de ses *légides*, successeurs du Prince Messenger Torance.

Au fil des siècles naît le *Torancisme*, une religion basée sur la vie et l'œuvre du Prince Torance, héros transformé en dieu vivant par les mensonges et les roueries de prélats corrompus.

Cinq siècles s'écoulent. Après l'effondrement des règnes secrets et successifs de l'empereur Sarcolem, d'autres monarques suivent ses traces et utilisent le Torancisme pour accroître leur puissance.

Aujourd'hui, cinq cents ans après la mort du Prince Torance et de Shanandra, sa compagne, d'autres prophéties circulent. Et les puissants, avertis des temps à venir, tremblent autant pour leur trône que pour le salut de leur âme...

PROLOGUE



Cité rupestre de Gwolan, capitale du peuple brugond, an 509 après Torance.

La jeune guerrière était à l'affût. Sa chevelure ocre brun flottait sur ses épaules tel un étendard de légende. L'air vivif lui apportait enfin l'odeur toute proche de l'homme qu'elle recherchait depuis des siècles...

Elle l'avait pisté dans les montagnes, les vallées, dans les cités de plusieurs royaumes, et jusque dans les lieux les plus reculés de la Terre. Finalement, elle le retrouvait dans cette plaine inondée de lumière dont le sol, aussi doux qu'un tapis de mousse, menaçait pourtant à chaque instant de se dérober sous ses pas.

Elle se rappela alors qu'elle n'était ni une chasseresse envoyée par la déesse à la recherche d'un homme exceptionnel, ni une redoutable sorcière ou *Hurelle* du peuple *brugond* en mission. Mais une simple jeune fille de douze ans en voyage avec son père, très loin de chez elle.

Je suis en train de rêver, comprit Solena, à la fois émerveillée et épouvantée.

Cette prise de conscience subite lui fit perdre l'équilibre et elle s'enfonça dans le nuage sur lequel son âme était venue se poser.

Un bruit aigu de crécelles tintait dans ses oreilles. Elle se laissa choir. Pouvait-on mourir dans un rêve et ne pas se réveiller dans son corps? Cette croyance fermement ancrée dans les traditions du peuple brugond auquel elle appartenait la fit défaillir de terreur.

Elle cria un nom : « Torance ! » et s'étonna de mettre dans sa voix autant de passion que de désespoir.

Une terre molle et froide accueillit sa chute. Elle se redressa et frémit. Une plaine lugubre s'étendait à perte de vue. De tous côtés montaient des gémissements de soldats à l'agonie.

Son premier réflexe fut de leur porter secours. Mais le prénom du Prince Messenger Torance, mort depuis un demi-millénaire, résonnait trop fort dans sa tête.

— Je te cherche depuis si longtemps! s'entendit-elle crier.

Une brume évanescence lui cachait le contour des corps et celui des visages.

Les rêves sont ainsi faits, se dit la jeune fille en se rappelant les paroles de Brôm le sage, son père; ils déforment tout.

Au souvenir de cet homme courageux qu'elle admirait tant, le son des crécelles devint presque insupportable. Des effluves acides de *mangror*, ces racines utilisées pour purifier l'eau et les aliments, chatouillèrent ses narines.

Je dois me réveiller, car mon père a grand besoin de moi...

Et cependant, une autre partie d'elle voulait à tout prix demeurer sur ce champ de bataille onirique semé de cadavres pour y chercher le Prince Messenger.

« Torance ! » s'écria-t-elle encore de cette voix qui lui était étrangère.

Un miroir en bronze poli tombé dans la boue lui renvoya le reflet d'un visage rond, de traits sensuels, d'yeux bruns au

regard chaud et d'une longue chevelure sombre – un visage qui ne ressemblait pas du tout au sien !

Je n'ai pas les yeux bruns, mais bleus. Je n'ai pas dix-huit ans, mais douze. Mes cheveux blonds tirent sur le châtain et sont ondulés et plus courts que les siens...

Soudain, un jeune homme se dressa devant elle. De son torse et de ses bras coulait un sang noir à moitié coagulé. Il ne portait pas d'armure, mais une tunique déchirée qui laissait entrevoir sa peau nue.

Elle le reconnut pourtant et le serra dans ses bras. La joue ensanglantée du Prince Torance contre la sienne, elle ferma les yeux de bonheur.

— Oh ! Par la déesse ! Je te retrouve enfin !

Mais les rêves s'amuse de ceux qui les vivent. Et, bientôt, le prince se désagrégea entre ses mains.

Des larmes gonflèrent ses paupières. Des voix de femmes lui parvenaient de derrière le rideau de brume.

— Elle revient à elle. Soutenez sa tête ! C'est la fille du noble visiteur...

Ce dernier mot arracha Solena de son rêve. La plaine et la brume s'effacèrent. La jeune fille réintégra son corps à la vitesse d'une flèche décochée en pleine bataille.



Les figures sales et rougeaudes de plusieurs femmes *gwolanes* la contemplaient, à la fois inquiètes et suspicieuses.

— Pourquoi dort-elle au lieu d'être aux côtés de son père, comme il l'a demandé !

La jeune fille repoussa les mains qui se tendaient vers elle. Elle tâtonna pour retrouver le *kaïbo* paternel, s'excusa auprès de ces villageoises empressées, les remercia nerveusement. Puis, elle se releva.

Un violent étourdissement faillit la renvoyer dans le monde des rêves.

— As-tu l'habitude de t'évanouir en plein jour? ironisa une vieille femme édentée en secouant ses crécelles.

En vérité, la longue marche pour atteindre *Gwolan* l'avait épuisée. Le souvenir de leur mission ressurgit dans sa mémoire. Son père avait besoin d'elle et, pour couronner le tout, elle était affreusement en retard!

Elle serra le kaïbo contre sa poitrine et courut entre les citadins. En découvrant l'énorme montagne transformée par l'homme en une cité de pierre, elle s'arrêta, le souffle coupé.

Il lui semblait contempler une termitière géante. À la pensée de devoir escalader les échelles de corde et emprunter les ponts suspendus, elle sentit revenir ses étourdissements.

En ce moment, Brôm prononçait un discours très important devant le *Koptec*, le haut conseil du peuple Brugond. Et il avait besoin du pouvoir du kaïbo magique pour affronter les chefs réunis.

Elle bouscula un homme qui parlait de la pluie et du beau temps à venir avec son voisin, s'excusa de son impolitesse.

Où se trouvait la grotte du haut conseil?

Elle s'informa auprès d'un soldat. Lui expliqua qui elle était. Impressionné par le désarroi de la jeune fille, il décida de l'escorter.

— Place! Place!

Solena crut perdre l'équilibre sur le pont de cordes, mais le garde la retint. À sa façon de la dévisager, il devait savoir qu'elle était bien la fille du noble visiteur.

— Vite! Je vous en prie!

Ils atteignirent une terrasse de granite au bout de laquelle se dressait une lourde porte gardée par des sentinelles.

— Voilà, jeune fille!

Solena le remercia d'un sourire désarmant de gentillesse. Peu après, les portes du Koptec s'ouvrirent et son père sortit, escorté par les quolibets et les rires de ceux qu'il était venu voir.

Son pas d'ordinaire majestueux était pesant. Sa mine, contrite et affectée.

Solena baissa la tête et lui tendit cette arme qu'il aimait brandir durant ses discours.

— Père, balbutia-t-elle, pardonnez-moi, je...

Malgré l'humiliation subie, l'envoyé des habitants du hameau d'*Urghar* gardait la tête haute.

— Père! répéta Solena.

Brôm aperçut enfin sa fille. La mâchoire serrée, le nez frémissant de colère, il inspira longuement. Solena prit son bras sans broncher. Les sentinelles s'écartèrent avec respect.

— Alors, père? demanda-t-elle, anxieuse.

— Ils ne m'ont pas entendu, répondit l'homme aux cheveux cuivrés. Ils ne s'aideront pas. Ils ne nous aideront pas non plus.

Une chape de plomb tomba sur les épaules de Solena.

Brôm posa sa grande main chaude sur la joue de sa fille.

— Malgré leurs cuirasses et leurs airs revêches, ces chefs ne sont que des enfants obstinés qui tremblent de peur.

— Ils ne nous aideront pas, dites-vous?

— Tu t'es évanouie, n'est-ce pas? s'enquit-il à voix basse. Elle hocha la tête, repentante.

— Tu n'as rien à te reprocher, fille. As-tu rêvé de nouveau?

— Oui.

— C'est bien.

Son père était un sage. Mais il y avait en lui de l'intelligence et de la philosophie à revendre. C'était en plus un *maître des Mystères* et des énigmes. Ainsi en allait-il de ces paroles qu'il

prononçait d'une voix sentencieuse, de ces idées qu'il savait faire jaillir dans la tête des gens et de sa fille en particulier.

— As-tu revu ton prince ?

Solena hochait la tête.

— C'est une bonne chose.

Parfois, lorsqu'ils abordaient ce sujet, une hargne mauvaise montait en elle. Par respect pour son père, elle s'empressait de la lui cacher et de se la cacher à elle-même.

Brôm sentit cette colère sournoise et précisa non sans sourire bizarrement.

— Ces rêves signifient que ton bien-aimé est en route, mon enfant. De retour à Urghar, nous parlerons, toi et moi.

— Mais votre mission auprès des chefs de notre peuple, père ? L'invasion barbare qui guette nos côtes ?

— Rassure-toi. Tout cela fait partie d'un Grand Œuvre bien orchestré.

Solena soupira. Ainsi donc, son « bien-aimé » revenait. Mais d'où ? Pourquoi ? Et qui était-il vraiment ?

Première partie

Les chemins de Vorénor

An 509 après Torance





L'ÉVASION

Goromé, capitale de l'Empire de Gorée.

Les mains crispées sur le merlon de pierre, les pieds posés sur une étroite corniche, Abralh et son compagnon Solinor se trouvaient suspendus dans le vide à environ six mètres du sol.

— Dis, ce n'est pas en t'arrêtant toutes les deux minutes qu'on va sortir d'ici ! geignit Solinor.

Le jour allait bientôt se lever sur Goromé. Une journée ordinaire pour le citadin ordinaire : la dernière, peut-être, de la vie de souffrances vécue par les deux esclaves en fuite.

Les nuages mauves étaient allumés à l'est par de fugitives lueurs de rose et de safran. Les premiers bâtiments à sortir des ténèbres étaient ceux qui donnaient sur les canaux dits « maritimes » de la cité, en opposition à ceux appelés « océaniques », car ils faisaient face à l'océan. Les édifices du palais impérial composaient une masse indistincte, grise et oppressante sur leur gauche. Cependant, de l'endroit où ils se tenaient – soit près du mur d'enceinte le plus éloigné du centre du palais – les deux évadés pouvaient presque se croire sauvés.

La beauté du soleil émergeant du célèbre bras de mer était chantée partout dans les royaumes connus. Goromé, la cité aux mille larmes de lumière, était, de toutes les villes, la plus vivante, la plus affairée, la plus grouillante. Le centre financier et commercial, la destination de toutes les denrées imaginables, le trône le plus puissant, le siège officiel de la divine lumière de Gaïos, le dieu unique. La cité, aussi, de son fils Torance et celle du Premius, le Bon Père et le guide spirituel vénéré par des millions de Toranciens convaincus.

— Abralh, s'impacienta Solinor, que regardes-tu ?

L'esclave avait froid, faim et peur. Trois éléments qui, placés ensemble, peuvent faire jaillir de l'homme ce qu'il a de plus dangereux.

Il tenta de pousser son compagnon. En vain. Abralh restait immobile, et Solinor se disait qu'ils étaient aussi visibles, accrochés au flanc du vieux bâtiment, que deux crottes d'oiseau sur un mur de marbre.

— J'ai les jambes qui tremblent et le ventre qui gronde ! ajouta Solinor.

Le jeune homme sentait déjà l'abjecte pesanteur de l'anneau de métal que les gardes allaient bientôt lui repasser autour du cou. Il anticipait la brûlure du fer rouge qu'ils plongeraient dans ses chairs. Il imaginait le signe infamant de l'esclave rebelle – le serpent à la queue tranchée – qui le désignerait à vie comme un paria.

Un éclat de soleil accrocha un angle de la très Haute Terrasse : cet endroit où l'empereur Dravor, deuxième du nom, se rendait chaque matin pour admirer son vaste empire. Le lieu, également, où se trouvait l'*arbre vénérable des Sarcolem*.

Abralh saisit son compagnon par une manche :

— Cela fait des années que tu me parles de cet endroit d'où l'empereur contemple son empire. Des années que tu

me fatigues avec cet arbre que tu n'as pourtant jamais vu. Eh bien, regarde-le...

Solinor écarquilla les yeux.

— Nous risquons de nous faire prendre, et toi tu me montres... un arbre!

Des bruits dans les fourrés alentour firent pâlir le rouquin.

— Les gardes-chiourmes!

Un cri aigu déchira les anciens jardins.

— Par Gaïos, gémit Solinor, ils ont des *solimandres* avec eux!

Moitié sauriens, moitié mammifères, les solimandres étaient issues d'un hypothétique croisement entre un iguane géant et une espèce particulièrement féroce de tigre. Elles étaient spécialement dressées pour traquer les esclaves en fuite.

La première bête jaillit brusquement des taillis. Sa mâchoire claqua à quelques centimètres de la cheville droite de Solinor qui perdit l'équilibre.

— Je te tiens! s'écria Abralh en retenant son ami d'une main.

Une deuxième créature bondit.

L'attaque, fulgurante, fit vibrer le mur.

Abralh réussit à détacher de la paroi deux éclats de mortier. Il visa avec soin. Les projectiles atteignirent les hommes en plein front.

— Quatre moins deux égales deux! clama joyeusement Abralh. Tu es prêt?

Le jeune esclave se laissa choir sur la première solimandre. Le rouquin sauta à son tour, mais dans un arbuste.

Les deux esclaves s'emparèrent des glaives abandonnés par les sentinelles et se mirent aussitôt en garde.

— Tu ne m’as jamais dit où tu avais appris à manier une épée! s’exclama Solinor en voyant son compagnon en user avec élégance.

Abralh esquiva plusieurs attaques et trancha finalement la gorge de la bête.

— Toi non plus! rétorqua-t-il avec malice.

Le rouquin Solinor avait beau se plaindre continuellement, il planta sa lame dans le torse de la seconde créature.

— Maintenant, fit Abralh, montre-moi ces passages secrets que tu dis connaître sans les avoir jamais vus.



Il n’y avait pas plus dissemblables amis que ces deux jeunes esclaves. Animé d’une noblesse intérieure qui suscitait la jalousie de ses maîtres, Abralh était aussi fougueux et orgueilleux qu’un prince étranger tombé en disgrâce. Ce qu’il n’était pas puisque natif de Goromé. Il était mulâtre d’une mère esclave blanche *vorénienne* et d’un père baïban originaire de la province d’*Élorim*. Grand, les yeux vert sombre et le corps musclé par les rudes tâches domestiques, Abralh était aussi un rebelle et un entêté. Attitude qui lui avait déjà causé bien du tort. Mais la ruse et l’esprit frondeur faisaient également partie du semi-baïban au même titre que la grâce innée de ses gestes et la fluidité de son élocution. Avec des bouts de bois et de la ficelle, le jeune mulâtre avait appris, en cachette, à écrire et à compter. Apprendre et savoir étaient pour lui de véritables obsessions.

Solinor portait, quant à lui, un nom ordinairement donné à des fils de riches marchands goroméens. Il était roux, plutôt ingrat de visage et de corps, et foncièrement méfiant de nature. À cause des cicatrices qui déformaient sa joue et son œil gauche, reliquat d’une blessure

d'enfance, le jeune esclave suscitait chez les autres plus l'horreur ou la pitié que l'admiration – réactions qui augmentaient sa rage et son désespoir secrets.

Les deux jeunes se connaissaient depuis dix-neuf ans, soit depuis qu'ils avaient ouvert les yeux sur ce monde composé de trois catégories d'individus : les maîtres, les citoyens ordinaires, et ceux qui étaient encore moins que rien, mais qui servaient à toutes les tâches : les esclaves.

Après avoir échappé aux gardes et aux solimandres, les deux fugueurs se faulèrent dans un étroit corridor qui s'ouvrait au bout des jardins.

Ils pénétrèrent dans un entrelacs d'anciens couloirs abandonnés.

— Vois ces plaques de bronze, lui dit Abralh. Elles sont disposées de loin en loin. Dix-huit coudées, exactement, les séparent. Cette mesure semblait importante aux yeux des architectes d'autrefois.

— Ce segment de corridor en comprend plus de trente, prétendit Solinor.

Abralh considéra son ami en souriant.

— Avoue, tu es déjà venu ici !

— Jamais ! lui assura son ami. Ma parole !

Des bruits de pas résonnèrent.

Ils se turent et se postèrent devant une des plaques réfléchissantes. Derrière ce miroir, ils découvrirent un couloir parallèle au leur.

Trois soldats escortaient un vieil homme à la mine sombre.

— Je connais ce vieillard, laissa tomber Abralh. C'est Estimène de Vorénor. Cet hôte de l'empereur est arrivé au palais avant-hier en grand appareil.

Les deux jeunes s'entregardèrent, surpris qu'un hôte de marque puisse être somptueusement accueilli, puis aussitôt arrêté et emmené dans un endroit aussi lugubre.

— Je veux en avoir le cœur net, décida Abralh.

— Holà ! s'indigna Solinor. Des vêtements, de faux passe-ports et de l'argent nous attendent ailleurs. Sois sérieux pour une fois !

Solinor avait soigneusement – et après combien de douloureuses hésitations à l'idée de quitter son « cher » palais – organisé leur évasion. Il serra les poings de rage. Abralh était imprévisible. Mais, il devait également se l'avouer, indispensable s'ils voulaient reconquérir leur liberté.

— Ils descendent dans un goulot, indiqua le jeune mulâtre.

— Cet autre corridor donne sur une pièce souterraine, répondit Solinor. On peut l'atteindre par là...

Le rouquin guida son ami jusqu'à une salle ovale aux murs de pierre nus qui sentaient la moisissure. Les machines et les instruments de torture posés sur une table de bois leur donnèrent la chair de poule. Un garde accrocha sa torche à un anneau de cuivre. Un maître questionneur, spécialiste dans l'art d'extraire les aveux des condamnés, s'avança. Le vieillard fut brutalement déshabillé; ses membres fixés par des fers à une planche basse.

— Qu'osent-ils lui faire ? s'offusqua Abralh.

— Tu as vu ! Maintenant, partons ! ronchonna Solinor.